

PRATIQUES ÉTHIQUES EN RELATIONS PUBLIQUES

L'éthique expliquée à tout le monde.

Droit, R.-P. (2009). *L'éthique expliquée à tout le monde*. Paris : Seuil, pages 9 à 47.

REVENIR AU DÉPART

Il est partout question d'éthique. Jamais ce mot n'a été utilisé aussi souvent qu'aujourd'hui. Chaque jour, on le retrouve prononcé dans d'innombrables discours, imprimé dans quantité de journaux et de livres, entendu à la radio, à la télévision, à l'école, à l'université.

Car notre époque se soucie d'éthique, désormais, dans quantité de domaines : affaires et vie financière (où la crise révèle combien des règles sont nécessaires), sport (où le dopage et les matchs truqués risquent de détruire toute compétition), médias (où l'information est souvent biaisée ou manipulée).

Plus encore, la médecine est devenue un lieu privilégié des débats éthiques. Les techniques

nouvelles rendent possibles des situations jusqu'à présent inimaginables. Elles menacent de modifier radicalement l'existence humaine aussi bien que les systèmes de parenté et de filiation. On se demande donc ce qu'il faut encourager, autoriser ou interdire. Et au nom de quoi ? Ces interrogations ont constitué, au cours des dernières décennies, la bioéthique. Ce domaine de réflexion recoupe des débats philosophiques fondamentaux : il y est question du sens de la vie, des limites de nos interventions sur la matière vivante, ou encore de la dignité humaine.

Dans la vie de tous les jours également, l'éthique est de plus en plus souvent présente. Les agressions verbales ou physiques se multiplient, les violences et les incivilités s'accroissent, la discipline et l'autorité faiblissent. Du coup, on en appelle au respect des personnes, au sens de la solidarité, à la nécessité de normes collectives pour continuer à vivre ensemble.

Toutefois, si ce mot est omniprésent, il n'est pas sûr que son sens soit toujours clair. De quoi parle-t-on au juste, quand il s'agit d'éthique ? Est-ce de morale ? Est-ce de principes généraux,

ou bien de décisions particulières ? Est-ce de l'application de principes anciens à des situations neuves, ou de l'invention de normes inédites ? S'agit-il d'une spécialité pour experts, ou d'une réflexion qui engage tout le monde ?

Pour permettre à chacun d'y voir clair, ce livre propose de revenir au départ. Cela signifie : rappeler d'où vient l'interrogation nommée « éthique », dire comment le terme s'est formé, comment il a évolué, exposer les principaux partages qui distinguent les écoles de pensée, éclairer des liens étroits, mais aussi des différences nettes, entre les discussions philosophiques anciennes et les débats actuels.

Le but : être clair et accessible, sans sacrifier l'exactitude ni la pertinence. Sans « réinventer la roue », sans rappeler inutilement des évidences. S'il faut revenir au départ (sans oublier que ce terme signifie à la fois « commencement » et « partage »), c'est pour mieux saisir les enjeux actuels des débats éthiques.

À la fin de ce livre, si les perspectives paraissent aux lecteurs plus nettes, la « profondeur de champ » plus grande, l'objectif sera atteint.

Chapitre 1

LES AVENTURES D'UN MOT

– *Drôle de mot, « éthique » ! Il vient d'où ?*

– Du grec *èthos*. Mais il n'est pas commode de rendre ce que *èthos* signifiait pour les Grecs de l'Antiquité. Car il est impossible de trouver un seul mot de notre vocabulaire actuel pour traduire ce terme. En effet, il possédait plusieurs significations dont nous n'avons pas l'équivalent dans un terme unique, parce que le découpage des idées était différent du nôtre.

Èthos signifie, en premier lieu, l'« habitat », exactement la manière, pour une espèce animale, d'« habiter le monde ». L'*èthos* des oiseaux ? Voler, chanter, picorer, faire des nids, pondre des œufs, se transporter dans les airs

d'une région ou d'un continent à l'autre. Aujourd'hui, il existe une discipline scientifique nommée « éthologie ». Elle étudie les comportements des animaux dans leur milieu naturel. Cette discipline est très différente de l'éthique, mais son nom est formé sur le même mot, *èthos*.

Ce n'est pas tout ! Car *èthos*, en grec, peut vouloir dire aussi le « caractère » d'une personne, la manière dont elle « habite le monde » en fonction de ses dispositions naturelles. *Èthos* signifie également les « mœurs », les manières de se comporter dans une société donnée, à une époque donnée. Dans ce cas-là, c'est donc la façon dont vivent les hommes, les coutumes qu'ils observent, les types de règles qu'ils suivent, les lois sous lesquelles ils vivent.

Comme tu le vois, c'est toujours le sens général de « comportement » qui se trouve derrière ces différents usages du terme *èthos*. Et tu peux constater que la répartition des significations n'est pas la même que pour nous. En effet, nous ne faisons pas de lien entre les lois d'une société, le caractère des individus et

les manières d'être d'un animal. Le terme, en grec ancien, recouvre un domaine différent de ce qu'il est devenu aujourd'hui, plus vaste et plus divers.

– *C'est vrai que c'est loin de nos habitudes !*

– Et pourtant, nous avons encore à voyager pour suivre les aventures de ce mot jusqu'à nous. Car nous avons parlé de *èthos*, mais pas encore de *èthikè*, qui a donné directement « éthique ». *Èthikè* est l'adjectif forgé sur *èthos*. Mot à mot, on pourrait le traduire par « comportemental ». Le terme apparaît chez le philosophe Aristote, qui fut le premier à forger l'expression *èthikè théôria* (littéralement, « contemplation comportementale ») pour désigner un savoir « relatif à la façon de se comporter ».

Voilà la première des définitions possibles, et sans doute la meilleure, de ce qu'est l'« éthique » pour les Grecs : une forme de connaissance qui concerne les comportements. Mais tu vois tout de suite qu'il y a une distinction importante à faire entre deux attitudes, deux manières de considérer les comportements.

D'une part, on peut simplement décrire,

dire comment les gens se comportent dans telle région, tel peuple ou telle tribu. On ne cherchera pas à juger, à savoir si ce qu'ils font est bien ou mal, ni s'ils font pire ou mieux que leurs voisins. On se contentera de dire comment ils se comportent.

– *C'est plus objectif!*

– Je n'en suis pas certain. C'est en tout cas purement descriptif. On procède ainsi, d'ailleurs, quand on observe une espèce animale. Personne ne dira qu'il est « mal » que les poissons respirent avec des branchies, ou que les mammifères font « mieux » en respirant avec des poumons. On décrit uniquement leurs manières d'être.

Mais, en observant les comportements, une autre attitude est possible. Elle consiste à chercher comment se comporter au mieux. Elle tente de déterminer quels sont les « bons » comportements, que l'on va rechercher et tenter de suivre, et quels sont les « mauvais », ceux qu'il faudra éviter, écarter, ou combattre. Là se posera la question des jugements normatifs, qui énoncent ce qui est bien ou mal.

Il faut alors tenter de savoir en *fonction de quoi* certains comportements sont meilleurs, d'autres moins bons. Il s'agit donc de porter des jugements moraux sur les comportements, de discerner ceux qui sont porteurs de valeurs positives et ceux qui, au contraire, sont immoraux ou antimoraux, porteurs de dangers ou de valeurs destructrices.

– *Tu parles de jugements moraux, du bien et du mal, des valeurs, etc. L'éthique, finalement, c'est pareil que la morale ?*

– Cette question a déjà soulevé de nombreux débats ! Le problème, c'est qu'il est aussi exact de répondre : « Oui, c'est la même chose » que : « Non, c'est différent ».

– *Comment sortir de là ?*

– Très simplement, car ce n'est pas au même étage, si je puis dire, que les deux termes sont semblables et qu'ils sont différents.

Commençons par l'étage où ils se confondent. On vient de le dire : les Grecs de l'Antiquité se servaient du terme « éthique » pour désigner ce qui concerne les comportements d'une

collectivité ou d'un individu, ce qui est relatif aux mœurs, bonnes ou mauvaises, des êtres humains à un moment donné. Les Romains, à leur suite, ont fait la même chose dans leur propre langue, le latin. Pour traduire *èthikè* en latin, Cicéron a d'abord pris l'équivalent latin de *èthos*, c'est-à-dire *mos*, les mœurs, au pluriel *mores*. Pour exprimer « ce qui est relatif aux mœurs », il a inventé le terme *moralia*, c'est-à-dire les « données morales », construit sur le même modèle que *èthikè*.

Ainsi, « morale » dit en latin exactement la même chose que *èthikè* en grec. Ce sont deux mots parfaitement semblables, même s'ils sont forgés sur des racines différentes. « Morale » est bien la traduction, dans le latin classique, de ce que les Grecs nommaient « éthique ». À partir de ces fondements identiques, une série de domaines semblables se sont constitués : « éthique » et « morale » se préoccupent indistinctement des valeurs, et d'abord du bien et du mal, réfléchissent identiquement sur les fondements de ces distinctions, se demandent semblablement comment discerner et comment appliquer les règles fondamentales. Ces

démarches se poursuivent en parallèle, dans une langue ou dans une autre.

– *Alors, d'où vient la différence ?*

– Il y a encore aujourd'hui des penseurs qui affirment qu'en fait il n'y a pas de vraie différence entre éthique et morale. Je crois, pour ma part, qu'il n'y a effectivement aucune coupure profonde et radicale entre les deux notions. Toutefois, une différenciation progressive s'est établie dans les usages des deux termes.

À l'époque moderne, on a souvent considéré que le terme « morale » pouvait être réservé au type de normes et de valeurs héritées du passé et de la tradition, ou bien de la religion. « Morale » s'est plus ou moins spécialisé dans le sens de « ce qui est transmis », comme un code de comportements et de jugements déjà constitué, plus ou moins figé. En ce sens, on accepte ou on rejette la morale de sa famille ou de son milieu, on suit les préceptes qui la caractérisent, ou bien on les transgresse. La morale semble constituer un ensemble fixe et achevé de normes et de règles.

Aujourd'hui, au contraire, le terme « éthique »

s'emploie plutôt pour les domaines où les normes et règles de comportement sont à construire, à inventer, à forger au moyen d'une réflexion qui est généralement collective. Par exemple, l'avancement des techniques médicales crée à notre époque des situations totalement inconnues des générations précédentes. Il est devenu possible de pratiquer des fécondations *in vitro*, ou de faire en sorte qu'une femme, le temps de la grossesse, porte un enfant pour une autre – ce qu'on appelle une « mère porteuse » – et le restitue après la naissance.

Face à ces situations inédites, on se demande s'il faut autoriser ou interdire ces pratiques, si elles sont bonnes ou mauvaises, dans quels cas, pour quelles personnes, à quelles conditions. Là, il faut élaborer des règles, les façonner, tenir compte de plusieurs points de vue, trouver éventuellement des compromis. Ce travail est celui de l'éthique, dans le vocabulaire contemporain.

En résumé, si on veut distinguer les deux termes, « morale » serait du côté des normes héritées, « éthique » du côté des normes en construction. « Morale » désignera princi-

pablement les valeurs existantes et transmises, « éthique » le travail d'élaboration ou d'ajustement rendu nécessaire par les mutations en cours.

– *C'est la seule différence ?*

– Non, sûrement pas. Il faudrait ajouter à cette distinction le fait que le terme « morale » a souvent été compris, ces derniers temps, de façon péjorative : « Tu ne vas pas me faire la morale ! » On suppose donc que la « morale » tiendra forcément un discours ennuyeux, répressif, dépassé, à la fois pénible à entendre et inutile parce que dépourvu d'effets. « Morale » semble devenu un terme pesant. Il évoque réprimandes et contraintes, annonce des préceptes qui paraissent rigides et vieillots. On préfère le laisser de côté.

Voilà pourquoi on a parfois choisi de revenir au terme ancien qui, paradoxalement, semblait plus neuf. On se mit à parler d'« éthique » au lieu de parler de « morale ». Comme si on avait dit : « Tu ne vas pas me faire la morale, c'est ennuyeux. Mais tu vas me parler d'éthique, c'est plus intéressant. » Ce ne serait donc qu'un

tour de passe-passe, un changement de mots et non de point de vue, du moins si on admet que les deux termes désignent le même type de réflexion.

– *À tes yeux, il y a une différence entre ces deux termes, ou il n'y en a pas ?*

– Pendant longtemps, il n'y en a eu pratiquement aucune. Ensuite, comme je l'ai dit, le terme « éthique » a été utilisé, à une époque récente, pour parler de ce qui est à inventer dans le domaine moral. L'éthique est devenue le nom de la morale en train de se faire, de se chercher, en particulier à propos de sujets neufs. Ces cas nouveaux ne sont pas réservés au domaine médical, auquel j'ai déjà fait allusion. Le mariage homosexuel, la protection des mineurs sur Internet, la libre diffusion de la pornographie, la légalisation des drogues douces et bien d'autres sujets de société ne font pas l'objet d'une unanimité dans les opinions publiques. La discussion est donc ouverte, et les avis partagés.

Mais il faut prendre conscience d'une chose : tous ces débats, qui sont de plus en

plus nombreux et qui se multiplieront encore à l'avenir, sont liés au fait que notre époque ne vit plus sous l'emprise d'une morale dominante capable de tout régenter. Au contraire, ce qui domine, le plus souvent, ce sont des doutes sur les règles à suivre, des perplexités sur les principes à appliquer.

– *Où veux-tu en venir ?*

– Imagine une société entièrement dominée par une religion. Celle-ci proclame seule ce qu'il y a à faire. Sa tradition dicte les manières de se comporter et les valeurs à suivre. En ce cas, il n'y a pratiquement pas de place pour réfléchir. Certes, on peut se demander comment appliquer la règle dans tel ou tel cas difficile, mais dans l'ensemble il n'y a qu'à suivre : la solution existe, indépendamment de toute réflexion. La vérité est déjà donnée, déjà présente, déjà connue. Elle n'est pas à élaborer ou à construire.

Ce n'est pas le cas dans les sociétés contemporaines développées. Les évidences morales sont moins nettes, car il y a toujours plusieurs manières d'envisager les questions morales. Les réponses ne sont plus uniques. Nous

avons affaire à un pluralisme des critères de la moralité, à une sorte de polycentrisme ou de structure en archipel qui manifeste l'éclatement des valeurs et des manières d'apprécier ce qui est bien et ce qui est mal.

Face à cette pluralité des morales, la réflexion éthique comme recherche devient nécessairement plus active. Elle se révèle même indispensable dans la mesure où, dans une société en voie de globalisation, il s'agit d'inventer la cohabitation de plusieurs systèmes de valeurs qui autrefois s'ignoraient et n'avaient que peu d'occasions de se confronter quotidiennement. Nous ne vivons plus sous le règne d'une morale unique capable de tout dominer et contrôler. Dorénavant, nous nous trouvons au contraire face à plusieurs points de vue, plusieurs centres de jugement. Le défi actuel consiste à les faire se rencontrer, à tenter de les équilibrer, à proposer des solutions qui peuvent susciter un consensus ou, en tout cas, un accord acceptable par tous. En ce sens, on pourrait dire que la tâche nouvelle de l'éthique est en quelque sorte d'organiser la vie commune des différentes morales.

– *Pour y parvenir, il faut bien les connaître, j'imagine ?*

– Absolument. En tout cas, il faut au moins avoir compris les principales attitudes qui organisent le paysage. Et pour cela, nous avons encore un bout de chemin à faire.

Chapitre 2

UN DOMAINE SANS FRONTIÈRES

– *Finalement, de quoi s'occupe l'éthique ?*

– De toutes nos actions ! Les occupations de tous les jours aussi bien que les grandes décisions que nous prenons seulement à de rares moments de la vie. Mais cette réponse n'est pas complète, car il faut aussi préciser de quelle manière particulière l'éthique considère nos faits et gestes les plus divers. Car il y a bien des façons d'examiner nos comportements... Par exemple, sous l'angle de l'énergie musculaire dépensée (lire cette page brûle moins de calories que monter cinq étages par l'escalier), ou bien sous l'angle des motivations psychologiques (être plus attiré par la lecture que par l'effort physique, ou l'inverse), ou encore sous

l'angle du rendement économique (livrer une commande au cinquième étage peut rapporter quelque chose, lire ce chapitre est sûrement enrichissant, mais en un autre sens).

Quel est donc l'angle particulier sous lequel l'éthique aborde nos comportements ? Pour trouver des éléments de réponse, il faut se souvenir que nous ne cessons pas de nous demander « comment agir ». Car nous ne sommes pas des machines, des robots programmés pour exécuter une tâche sans réfléchir. Au contraire, tout au long de la journée, et tout au long de la vie, nous décidons. Nous prenons des responsabilités, même dans ce que nous faisons de plus simple :

Enfant, nous nous demandons s'il vaut mieux désobéir ou obéir aux ordres qu'on nous donne. Nous pouvons chercher s'il faut dénoncer ou non celui ou celle qui a fait une bêtise et provoqué une catastrophe. Adolescent, nous chercherons s'il faut garder les secrets des meilleurs amis ou s'il est préférable, parfois, de les révéler dans des circonstances particulières. Adulte, nous aurons mille occasions de délibérer pour savoir s'il est bon ou mauvais

de dire telle ou telle vérité à nos enfants, nos parents, nos proches, nos amis ou nos collègues. Vieux, nous pourrions nous demander s'il faut attendre la mort quelles que soient les maladies et les souffrances qui nous guettent, ou s'il est possible de choisir le jour et l'heure de notre départ.

Ce ne sont que quelques exemples. En fait, nous ne cessons d'agir en nous demandant toujours comment agir « au mieux ». Cela permet de donner une nouvelle réponse, toujours très simple, à ta question : l'éthique, c'est d'abord l'ensemble des réflexions liées aux questions du type : « Que dois-je faire ? Comment dois-je agir ? »

– *On veut toujours faire ce qu'il y a de mieux ?*

– En fait, oui. Mais ce qui complique la situation, c'est que ce « mieux » n'est pas nécessairement le même pour chacun. Ce n'est pas toujours ce qui est considéré comme « bien » par la plupart des gens. Imagine que quelqu'un se demande : « Qu'est-ce que je pourrais faire pour agir de la pire manière ? » Cela peut

arriver : quand on veut se venger, quand on est porté par la haine, animé par la volonté de nuire. Tu vois aussitôt qu'en posant cette question on pense en fait que ce « pire » sera ce qu'il y a de... mieux ! Le mieux sera « ce qui est le plus méchant ». Ainsi, même dans ces cas-là, en fin de compte, on veut toujours « bien » faire.

Socrate, ce maître philosophe qui vivait à Athènes au v^e siècle avant notre ère, fut le premier à souligner ce paradoxe : même le voleur, le criminel, le dictateur veulent le bien. Simplement, ils se trompent de bien. Aux yeux de Socrate, il n'y a donc pas de volonté entièrement négative : on ne peut pas vouloir le mal pour le mal. On *paraît* choisir le mal, mais en fait on veut le bien. On ne fait que s'égarer, en se trompant de bien.

– *Ça paraît quand même curieux...*

– Au premier regard, certainement. Ce qu'il suffit de garder à l'esprit, pour l'instant, c'est que derrière nos décisions quotidiennes, apparemment banales, beaucoup de questions se profilent. À l'arrière-plan, il y a quantité

de réflexions qui deviennent vite nécessaires pour savoir comment nous devons agir.

Qu'il s'agisse de choix simples ou de décisions fondamentales, de préférences sentimentales ou politiques, de prises de position individuelles ou bien collectives – dans les associations, les entreprises, dans les institutions –, chaque fois cette interrogation éthique est concernée. D'ailleurs, son domaine ne s'arrête pas là. Il est plus vaste encore, car l'éthique concerne également les décisions de la vie internationale, la guerre et la paix, la lutte contre les inégalités entre les régions du monde.

On peut même allonger la liste, car il y a aussi une dimension éthique dans les actions pour le maintien des équilibres naturels, la préservation des conditions de vie des générations futures, la réparation des saccages de la planète, etc. Comme tu le vois, le domaine des interrogations éthiques n'a pas de frontières. Elles se retrouvent partout, dans tous les secteurs de l'activité humaine, individuelle ou collective.

– *Dans tous ces domaines, l'éthique devrait donc nous fournir des réponses pour agir ? Elle doit nous dire ce que nous devons faire ?*

– Pas exactement. C'est à la fois plus simple et plus subtil. Car il ne s'agit pas seulement de savoir ce que nous devons décider dans le quart d'heure qui vient, en fonction de la situation particulière où nous sommes. Il s'agit aussi de savoir *au nom de quoi* nous allons prendre une décision plutôt qu'une autre, quelles sont les valeurs auxquelles nous allons nous référer, quels sont les critères de notre choix. La question la plus importante n'est pas forcément de savoir quelle décision nous allons prendre. L'essentiel est de saisir *en fonction de quoi* nous retenons ou nous rejetons une solution parmi les deux – ou les quatre, cinq ou dix – possibilités qui se présentent.

Autrement dit, l'éthique n'est pas une activité pratique où l'on peut se contenter d'appliquer des règles de façon mécanique. Il nous faut aussi réfléchir sur ce qui *justifie* ces règles, sur ce qui *fonde* les choix des actions, sur le point de départ que nous adoptons, les méthodes que nous voulons mettre en œuvre,

les résultats que nous voulons atteindre... et les raisons qui légitiment tout cela !

– *Pourtant, il nous arrive souvent de décider quelque chose sans avoir réfléchi. Quand on agit tout de suite, spontanément, c'est en dehors de l'éthique ?*

– Non, pas obligatoirement. En fait, quand nous agissons sans vraiment réfléchir, en décidant rapidement, sans prise de tête, dans ce cas-là aussi nous offrons un modèle aux autres. Même sans y penser, même sans le vouloir, nous construisons une éthique.

– *Tu peux expliquer ça ?*

– Si je décide d'agir d'une certaine manière et pas d'une autre, c'est bien que je juge ma manière d'agir la meilleure, ou la moins mauvaise. Je fais ce que je pense qu'il faut faire. Cela reste vrai y compris quand j'ai l'impression d'agir « sans y penser », machinalement. Même si je ne me pose pas beaucoup de questions, je propose aux autres, rien qu'en agissant, une sorte de modèle.

Cette idée a été soutenue notamment par

le philosophe français Jean-Paul Sartre, mort en 1980. « En me choisissant, je choisis l'homme », affirme-t-il. Que signifie cette formule ? Imagine que quelqu'un triche au jeu (évidemment, ça ne peut pas être toi, ni moi non plus...). Cette personne qui triche dira sans doute : « Je sais bien que cela ne se fait pas, qu'on ne doit pas tricher, parce que cela fausse le jeu. Mais, pour une fois, moi seul, je choisis de le faire. Ça ne concerne que moi. » Sartre lui aurait dit à peu près ceci : « Quand tu triches, tu dis "Il faut tricher" : tu suggères que c'est bien, et que nous devons tous tricher. Dans ta petite tricherie personnelle, tu poses un modèle. En ce sens-là, tu choisis que l'homme soit un tricheur. Voilà ce que tu donnes comme modèle à l'humanité. Tu dis que ça ne regarde pas les autres ? C'est une histoire que tu te racontes pour échapper à ta responsabilité. »

— Alors, si je comprends bien, quand je fais quelque chose qui, en apparence, ne concerne que moi, je propose en fait un exemple à tous les autres ?

– Oui, tu as parfaitement compris. C'est bien cela que Sartre a voulu dire. Dans nos actions, nous n'agissons jamais seulement pour notre propre compte, nous décidons aussi, indirectement, pour les autres, pour tout le monde. Ce que résume cette formule : « En me choisissant (c'est-à-dire en prenant des décisions qui semblent ne concerner que mon cas particulier, mon existence personnelle), je choisis l'homme (je décide en réalité, à la limite, pour l'humanité tout entière). »

– *Ça me paraît bien exagéré !*

– Sans doute est-ce un raisonnement limite. Mais c'est une façon de faire comprendre que l'on n'est jamais tout à fait seul. Les choix que nous faisons, même s'ils semblent égoïstes, engagent aussi les autres.

– *Pourtant, si je décide par exemple de ne m'occuper que de moi, de vivre dans mon coin sans me soucier des autres, on ne peut pas dire que je leur propose un modèle !*

– Réfléchis !

– *À quoi ?*

– À ce que tu viens de dire. Je crois bien que tu t'es piégé sans même le voir. Tu soutiens, si je ne me trompe pas, qu'en restant chez soi et en vivant de manière égoïste, sans rien partager avec quiconque, on ne propose aucun exemple à personne, et donc encore moins à toute l'humanité. C'est bien ça ?

– *Oui, et ça me paraît tout à fait évident !*

– Eh bien, je le répète : réfléchis ! Si tu choisis de vivre ainsi, c'est que tu juges que c'est mieux pour toi. D'accord ?

– *Oui, évidemment.*

– En jugeant ainsi, tu penses : « Il faut vivre chacun pour soi, c'est ça le secret, c'est la meilleure manière de s'en sortir. »

– *C'est logique...*

– Alors, il est tout aussi logique de conclure qu'en pensant cela, tu proposes en fait comme modèle à l'humanité la vie égoïste et le « chacun pour soi »... Et nous voilà revenus à la case départ : tu peux choisir d'être égoïste, comme

d'être altruiste, de vivre pour toi tout seul ou de t'occuper des autres. Mais chaque fois, en fait, ce que tu choisis, tu le proposes aussi aux autres.

– *Ça y est ! J'ai compris ! Ça veut dire que le héros ou le traître, le bon ou le méchant disent chacun à travers leurs actions « il faut être un héros », « il faut être un traître », etc.*

– Effectivement. Si nous agissons de la manière qui nous paraît la meilleure (quelle que soit cette manière, tu l'as bien compris), nous posons une règle, nous utilisons des critères de choix. Le problème, c'est que la plupart du temps nous ne le savons pas clairement. On pourrait dire que l'éthique consiste à faire l'effort de dégager ces règles et ces critères. C'est la réflexion qui se demande selon quelles règles nous agissons, selon quels critères nous apprécions les actions des autres.

En disant cela, nous ne sommes pas arrivés au bout du chemin. Au contraire. Nous tenons seulement le point de départ. À partir de là, en effet, une foule d'interrogations arrivent : qui décide ce qui est bien et ce qui est mal ? Au

nom de quoi? Les règles de nos actions nous sont-elles transmises? Sont-elles construites? Un dieu les a-t-il formulées et adressées un jour aux hommes, de sorte que nous n'aurions plus qu'à les appliquer? Au contraire, les hommes ont-ils façonné eux-mêmes leurs règles de conduite, et fabriqué les notions du bien et du mal?

Serait-ce la nature qui constitue la vraie source de ces notions, et donc de l'éthique? Partout dans le monde, on retrouve les mêmes points communs dans la sensibilité des êtres humains : personne ne juge bien que des enfants soient tués sous les yeux de leur mère, tout le monde se sent ému par ceux qui souffrent injustement, chacun est porté à secourir des inconnus en détresse. On le constate par exemple quand survient une catastrophe – tremblement de terre, tsunami, inondation, famine, épidémie...

Dans ces cas-là, une chaîne de solidarité s'organise. Ceux qui donnent du temps ou de l'argent pour organiser les secours ne connaissent pas les victimes. Parfois, ils ignorent tout du pays. Mais ils sont bouleversés par

la souffrance de leurs semblables. Les philosophes ont mis en lumière ce « mouvement du cœur » qui porte les êtres humains à s'émouvoir spontanément de la détresse d'autrui. Ce sentiment existe indépendamment de la réflexion. Il traverse les époques et les cultures. Qu'on le nomme « amitié » (Aristote), « humanité » (Cicéron), « pitié » (Rousseau, Schopenhauer) ou encore « compassion », il semble bien être naturel et universel. On le trouve également en Chine, où le philosophe Mencius le considère comme le point de départ de la morale.

Quels que soient notre âge, notre sexe, notre religion, notre langue, et même notre époque, il existe de nombreuses situations d'urgence où nous sommes tous d'accord, finalement, en tant qu'êtres humains, pour appeler « bien » un certain type d'actions. S'agit-il là d'une réalité incontestable ? D'une apparence ? Quelles conclusions en tirer ? Parmi les problèmes de la réflexion sur l'éthique, il faut se demander s'il existe des impulsions ou des sentiments totalement universels et si on peut en tirer des règles valables véritablement partout et pour tous.

– *Et pourquoi ce ne serait pas le cas ?*

– Parce que, dans le même temps, on constate une grande diversité des règles éthiques. Beaucoup de ces règles varient selon les époques, les civilisations, les groupes sociaux, les croyances. Ce qui est jugé « bien » en un certain lieu et un certain temps sera peut-être condamné dans un autre temps et un autre lieu. Est-ce que cela signifie que tout est relatif ? Des actes qui font horreur, aujourd'hui, à la plupart d'entre nous – le cannibalisme, ou la peine de mort, pour prendre deux exemples fort différents – sont considérés comme nobles, valeureux et dignes à d'autres époques ou dans d'autres contrées.

Par une nuit où il gèle intensément, emmener ses grands-parents, très âgés, loin de toute habitation et les abandonner, voilà un comportement qui nous semble parfaitement criminel. Dans la société traditionnelle des Inuit, c'était au contraire un geste de piété, de respect, une action morale qui permettait au groupe de survivre en cessant de nourrir des bouches inutiles.

On pourrait multiplier les exemples. Le résultat est facile à prévoir : les coutumes les

plus opposées ont été considérées comme légitimes. À présent encore, il suffit bien souvent de changer de pays pour que le même acte soit jugé différemment. On voit coexister tout et son contraire. Ce qui est éthique ici ne l'est pas toujours ailleurs, et inversement. La vérité d'hier se révèle aujourd'hui être une erreur.

– *Alors ?*

– S'il en était tout à fait ainsi, tout serait absolument relatif. Les normes et les règles dépendraient uniquement du lieu et de l'époque dans lesquels on vit. On se trouverait alors dans le cas exactement inverse du précédent : rien ne serait universel, tout dépendrait du moment et de l'endroit où l'on se situe. En ce cas, il faudrait renoncer à chercher la vérité de l'éthique. Il suffirait de se renseigner sur les coutumes du lieu où l'on se trouve. Par définition, elles ne seraient ni meilleures ni pires que n'importe quelles autres.

– *On n'aperçoit pas, malgré tout, un dénominateur commun ?*

– On peut soutenir que des règles générales existent. Par exemple : respecter la dignité

humaine, ne pas humilier ou violenter, ce sont des exigences qui nous semblent inséparables de l'éthique. Toutefois, on pourra toujours répondre que ce sont « nos » évidences, et « nos » manières de voir, que nous projetons sur la totalité de l'histoire et des cultures. Dans cette optique, on soulignera aussi que des points clés de nos conceptions – dignité, intégrité physique, respect de l'autonomie des individus – n'existent pas nécessairement sous cette forme dans toutes les sociétés.

– *C'est donc sans issue ?*

– Heureusement, non. Si on cherche un premier dénominateur commun, à la fois simple et exact, il me semble possible de le trouver. Voici celui que je propose : l'éthique, c'est d'abord le souci des autres. Car l'existence des autres, les multiples relations entre eux et moi, constituent le point de départ le plus universel de toutes les formes d'éthique.

À l'inverse, imaginons que les autres n'existent pas. Si j'étais, ou si tu étais, absolument seul au monde, il n'y aurait pratiquement plus de problèmes éthiques. Qu'est-ce

que pourrait signifier agir bien ou mal envers toi-même si tu étais tout seul ? Cela voudrait dire que tu t'interroges sur ce qui peut te faire du mal ou te faire du bien, sur ce qui est positif ou nocif pour ta santé ou ta survie. Mais, au-delà de ces questions élémentaires, tu n'aurais pas de réels problèmes éthiques : ils existent seulement en fonction de nos relations aux autres !

Voilà le point central à garder en tête. Quand on demande : « Quelles actions sont les meilleures ? », ou bien : « Quels principes permettent de discerner les meilleures actions ? », ces questions concernent toujours les relations entre « nous et les autres », et entre « les autres et nous ». L'éthique, c'est d'abord la question des autres, le souci que nous avons de leur existence, de leur présence, de leurs attentes, de leurs désirs, de leur dignité et de leur liberté.

– « *Aimer son prochain comme soi-même* », c'est ça ?

– Pas exactement. Cette maxime chrétienne suppose une sorte d'héroïsme sublime. Ce

n'est pas nécessairement ce qu'exige l'éthique. Parvenir à aimer tous les êtres humains autant qu'on s'aime soi-même est un objectif que personne n'est jamais sûr de pouvoir atteindre. L'éthique est plus modeste et plus accessible. Elle dit à peu près : « Pense que les autres sont là. Commence par ne pas leur faire subir ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent. » Avant d'aimer, avant même d'aider, il s'agit d'abord de ne pas nuire.

« Ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent », c'est ce qu'on a appelé la « règle d'or ». On la retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans pratiquement toutes les cultures. Elle fonde, en quelque sorte, le respect envers les autres. Ainsi, le cœur de la réflexion éthique est lié au fait que les êtres humains sont multiples, qu'ils ont entre eux des interactions nombreuses. Il s'agit toujours d'élaborer les règles pour mieux vivre ensemble.

– *Une fois qu'on a ces règles, tout va bien ?*

– Ce n'est pas si simple. D'abord parce que ces règles peuvent être différentes d'une

culture à une autre, comme on vient de le voir. Mais aussi parce qu'il peut exister des conflits entre différentes règles, selon les circonstances. Imagine un joueur de poker. Convaincu qu'il ne faut pas tricher, il voit dans cette règle une évidence, un devoir fondamental. Mais son enfant tombe gravement malade, et l'argent manque pour pouvoir l'opérer d'urgence. Sauver la vie de son enfant est aussi son devoir, c'est une autre règle fondamentale. Il devra donc choisir entre deux formes de devoir, entre deux règles qui entrent en conflit. En fait, la plupart des « cas de conscience », comme on dit, naissent d'un conflit entre des règles éthiques.

Voilà qui commence à répondre à ta question. Car la difficulté de la réflexion et de la décision éthiques, c'est que, même quand nous avons des règles générales, nous avons affaire à des cas particuliers. En fait, par définition, tous les cas sont particuliers. Il va donc falloir distinguer entre l'« éthique générale » et l'« éthique appliquée ». La première réfléchit sur les principes, les normes, les valeurs, sans entrer dans le détail des situations concrètes ni

des cas concrets. La seconde travaille à l'ajustement entre les règles générales et les situations individuelles, toujours particulières.

L'éthique appliquée, c'est constamment du sur-mesure. Il faut fabriquer, ajuster point par point – comme des points de couture – vérifier que l'on n'a pas oublié un aspect de la situation, que l'on a bien pesé tous les éléments.

– *Ça me fait penser aux décisions dans les tribunaux...*

– Tu as tout à fait raison, c'est étroitement comparable. En effet, par définition, jamais une loi ne prévoit le cas de X, qui a volé un scooter hier soir au coin de la rue Y, dans la cité Z. Il n'y a pas une loi pour les vols de vélomoteurs et les enfants de cette cité, encore moins pour ce vélomoteur-là et cet enfant-là. Il y a une loi qui prévoit des sanctions diverses en cas de vol. C'est le travail du juge d'adapter ce cadre général que fournit la loi au cas unique qu'il est en train de juger.

Aristote, le philosophe grec, savait déjà cela. Il dit que les juges doivent se servir de la même règle que les architectes. Il faut savoir que la

règle qui servait à prendre des mesures, chez les architectes grecs, n'était pas rigide comme une règle en bois. C'était une règle de plomb, donc souple, capable de s'adapter à des formes diverses, par exemple pour mesurer la courbe d'un portique ou les reliefs d'une colonne. Comme l'architecte, le juge doit adapter le jugement au cas précis qui lui est soumis.

L'éthique suit le même modèle. Là aussi, nous avons des règles générales et des cas particuliers. L'adaptation doit se faire grâce à la réflexion et à la discussion – bien souvent dans le tâtonnement et dans l'hésitation. Car, en éthique appliquée, il n'y a jamais de solution toute prête et définitive. Il faut inventer, essayer, retoucher. Il y a finalement, au meilleur sens du terme, un bricolage de l'éthique appliquée.

– *Avec quelles planches, quels outils ?*

– Eh bien, allons voir...